

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 36

Artikel: La carafe et le vin
Autor: Henry
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197722>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'arme, lui fait comprendre le fort et le faible de toutes les positions, le prévunit contre toutes les imprudences, l'avertit du danger que deux coups chargés font courir à ses voisins et à lui-même.

L'élève sait tirer à la cible, supposons-nous, car c'est l'a b d c du métier; ce qu'il s'agit de lui apprendre, c'est à se servir de son arme contre du gibier. On procédera par ordre en commençant sur le faisant, gros gibier au vol peasant. Voici l'élève devant un rideau d'arbres figurant à s'y méprendre les taillis où aime à se percher et à se blottir le bel oiseau. Dès que le jeune chasseur a fait quelques pas, il entend un bruit dans les fourrés ou voit partir à dix mètres de hauteur des faisans branchés. Ce ne sont pas des faisans, bien entendu, mais de grosses boules creuses de terre glaise qu'il doit abattre et démolir sous peine de se montrer trop mazette.

Tous les cas sont prévus, toutes les sortes de départ du gibier sont rendues fidèlement, avec l'imprévu, l'attente nécessaire et les envolées précipitées des couples restés sous le talon du chasseur.

En plaine, contre la perdrix, on l'exerce suivant la même méthode, on l'oblige à prendre le sillon par le travers, on le force à distinguer un oiseau blotti d'une motte de terre qui est presque de la même couleur, et des compagnies partent dans toutes les directions, compagnies représentées toujours par des balles en terre qu'il lui faut démolir.

Dès le 1^{er} septembre, les anecdotes sur la chasse abondent dans tous les journaux. Jacques Lefranc, du *Petit Parisien*, raconte celles-ci :

J'ai souvent entendu parler, dans mon enfance, d'un brave maître d'école qui avait la passion de la chasse et du chien courant. Son plus cruel tourment, quand il faisait la classe au village, c'était d'entendre suivre la meute du château dans le voisinage de son école. Si occupé qu'il fut de sa leçon, il trépignait chaque fois d'impatience, prêtait l'oreille, se tremoussait et en oublierait sa mission.

Comme il connaissait tous les chiens de la meute, il se rendait compte à leur voix des péripéties probables de la scène cynégétique.

Et, suivant son impression, il interrompait alors la leçon commencée pour dire à un de ses élèves :

- Tu entends ?
- Oui, Monsieur !
- C'est Miraut, n'est-ce pas ?
- Je le crois, Monsieur.

— Oui, oui, c'est bien Miraut ? proclamait le brave homme au bout d'un instant; eh bien ! alors le lièvre est fichu.

Un agent de la police de sûreté avait été chargé de surveiller, et d'arrêter au besoin, un individu demeurant à proximité d'un bois et qu'on supposait s'être réfugié là à la suite d'un méfait. Pour ne pas éveiller l'attention de celui qu'il devait ne point perdre de vue, l'agent avait revêtu un costume de chasseur. Et il trouvait que ce costume était bien celui qui lui convenait, car il était un chasseur enragé.

L'individu suspecté était également passionné pour la chasse; sous prétexte de se renseigner sur les points giboyeux du bois, l'agent l'accostait, lui parlait, le dévisageait.

Au bout de quelque temps, on s'étonna à la préfecture de police, à Paris, de n'avoir pas de ses nouvelles. Qu'était-il devenu ? Un autre agent fut envoyé aux informations.

On juge de la stupéfaction de ce dernier quand il vit son collègue chassant à travers bois avec celui qu'il avait mission d'arrêter !

Les deux chasseurs étaient devenus les meilleurs amis du monde !

L'envoyé de la préfecture n'en revenait pas ! — Vous oubliez donc, dit-il à son collègue, que votre compagnon est un criminel ? — Lui ? répliqua le premier agent... Allons donc !... On ne peut être qu'un brave homme quand on est un aussi bon chasseur.

Aujourd'hui que la question de l'alcoolisme est plus que jamais débattue, que les sociétés de tempérance déploient de plus en plus d'activité et de persévérance, les vers qu'on va lire divertiront peut-être nos lecteurs pendant quelques instants :

La carafe et le vin.

Dialogue.

Un jour, sur une table abondamment servie, La carafe et le vin se tenaient compagnie ; Et tous deux, convaincus de leur utilité, Bien ayant le repas, jasaient en liberté.

La bouteille disait :

A l'heure où chacun dîne,
Que vient donc faire ici la carafe anodine ?
Allons, retire-toi, liquide sans couleur,
Ton contact fait pâlir ma divine liqueur ;
Retourne d'où tu viens, ton eau, ma toute belle,
N'est bonne toute au plus qu'à laver la vaisselle.

L'EAU

Breuvage plein d'orgueil, j'oserais vous prier
De vouloir avant tout ne pas me tutoyer ;
J'existe bien avant que la vigne fut née ;
Jeune présomptueux, je me crois votre aînée ;
Jadis le doigt de Dieu, m'indiquant le chemin,
Me fit, pour le punir, noyer le genre humain ;
L'Hymalaya sentit ma mortelle caresse.
Voilà, petit Bordeaux, mon titre de noblesse.

LE VIN

Cela ne prouve pas la bonté de ton eau ;
Tu ne fus, après tout, qu'un immense fléau.
Aux noces de Cana, toi-même, en Galliée,
En vin fortifiant ton onde fut changée ;
De ce miracle seul, tu peux t'enorgueillir ;
As-tu de ce beau jour gardé le souvenir ?

L'EAU

Tu viens me rappeler une bien sotte histoire ;
Ce fait humiliant n'a rien de bien notable ;
Mais ton affreux poison, de tous ingurgité,
Abrutit lamentement la triste humanité ;
On verse sur les fronts l'eau sainte du baptême,
Et le cabaretier baptise aussi lui-même.

LE VIN

Produit nauséabond, va t-en, tu me fais peur.
L'EAU
Retire-toi d'ici, trop bâchique liqueur.
LE VIN
Je vais, sans plus tarder, t'obliger à te taire ;
Tu sers à l'infirmier, même à l'apothicaire.

LE VIN

Le suis trop bonne, hélas ! voilà mon seul défaut.
L'eau discutait en vain, le vin parlait trop haut ;
Lorsque deux conviai à mines peu sévères,
Vinrent mêler le vin avec l'eau dans leurs verres.
Le fait était brutal, et cette infusion
Sut de nos ennemis hâter la fusion.
Bienheureux, selon moi, qui pourrait sans obstacle,
Opérer de nos jours un semblable miracle.

HENRY, père.

Lé Tié-trones dè Blionay.

Vo cognaité prao Blionay, cé galé veladzo avoué on tsaté, on pou ein amont dè Vevay.

Et bin, l'est ài dzeins dè stu veladzo que l'ài diont lè tié-trones àobin lè tere-trones et, se vo ne sédés pas porquier, vé vo lo dere :

Dào temps io y'avai per tsi no dài lão, dài z'ors, dài seingliào et autre bitès féroces, on chai étai pas tant à noce et on poavé pas dremi su sè dués z'orolhiès coumeint ora, allà pi ! kà la né, clliao bitès sè geinavont pas dè veni queri lão medzi tantqui dein lè veladzo et malheu à clliao que n'aviont pas bin cottà la

porta dè l'étrablio ; l'étiont sù que lâi manquâvè lo leindéman onna faye, onna tchivra àobin on part dè tchervi et, se y'ein avâi min, clliao bitès s'attaquâvont bo et bin à on vê et mimameint à on modzon.

Coumeint clliao lão et clliao z'ors fasont dâi carnadzo dâo dianstre pè châtre, lo Conset d'Etat avâi permis à tsacon dè lè tiâ sein ètre d'obedzi dè preindrè on permis tsi lo préfet et lo gouvernément bailliè mimameint dâi primès à clliao qu'ein poivont éterti ; mà lè lão et lè z'ors ne sont pas dâi bitès que sè laissent cajolâ coumeint on tsat et cein n'allugâvè pas tant lè tsachâo qu'ein aviont on bocon poaire, kâ clliao z'animaux vo déchicotéront on chrétien tot coumeint on muton et s'on vint à lè manquâ, àobin que voûtron fusi vigné à ratâ, faut sè dépatsi dè décampâ, et s'on a dâi eindzalirès pè lè z'ertets que vo grâvont dè corrè, vo z'êts fottu, kâ, vo châtont dessus et hardi ! la boutifaille.

Don, ia dza grantein, on or avâi fe sa tanna dein lè bou ein amont dè Blionay et vgnai roudâ la né pè lo veladzo io l'avâi dza fé cauquîs bounès souyès dè tchivrè, dè mutons et dè tot cein que poi accrotsi.

Déval la né, lè dzeins sè cottâvont dedein et et nion n'ousâvè ressailli ; lo dié ne criâvè rein mè lè z'haorès et n'javâi papi on tsat défrou, tant l'aviont poaire.

Mâ, nion n'avâi onco jamé vu cé or, quand bin l'aviont dza fé dâi battiès dein lè z'inverrons.

Tot parai, onna né pè vai Tsalandia, que la louna bailliè bin, on citoyen vint derè ào syndico que l'avâi apécu l'or dézo on gros tsafagni on pou ein amont dâo veladzo.

Lo syndico, qu'étai on tot crâno, fe senâ ào fu et l'eut astout à sa mandze 'na veingtanna dè citoyens avoué dâi fusi et partont avoué lo gaillâ qu'avâi vu la bite contre l'eindrai io étai l'or.

— Vaidès-vo pas cé affrére nái ào fin bas dâo tsatagni ? se fe noutron coo ài z'autro.

— Oï, ma fai, dese lo syndico, n'ein la bite sti iadzo !

Y'avâi bin, coumeint lo gaillâ desâi, on gros affrére nái tot avau dè l'arbro et coumeint la louna cllairivè onco prâo cllia né, cé affrére transivè su la nai et on arâi djurâ que cein rémouâvè.

— Vaidès-vo pas, syndico, le budzè ora !

— Oï, ma fai, dese on municipau.

— Pas tant dè clliao z'affrèrs, fe lo syndico, vo z'ai tré-ti tserdzi n'est-te pas ? Et bin vo z'allâ tré-ti meri su la bite et ào coumeindémeint dè feu ! hardi ! teri lo gatollion !

— En joue !... feu !

Et vouaïque 'na débordenaie dâo cinq cents diabliò que cein redrobliâvè tantqui pè su lè monts dè Tserdena.

— Budzè adé ! dese lo sergeant ein vouaitieint l'or.

— Eh bin, tserdzi vito tsacon onco on coup ! Et vouaïque mé 'na débordenaie dè la mettance, pi què la première.

— Sti iadzo, l'est tiâ ? desiront clliao citoyens ; no faut allâ vairè, se fassiont ; mà n'ousâvont ni lè z'ons ni lè z'autro s'approtsi dè la bitè.

— Et bin retserdzi tsacon onco on coup et mè, y'adré lo premi, se fâ on municipau, mà vo vindrè ti après mè, po se dâi iadzo... vo sédès... ne l'âi mé fié pas trào et ne mè tsau pas dè mè férè agaffâ ora !

Ye vont don ti lè z'ons après lè z'autro, coumeint 'na granta serpeint sur la nai et qu'este que troviront :

Lo tronc dâo tsatagni io la nai avâi fondu pè lo fin bas pè lo sélao dè la dzornâ et cein fasâi 'na plliaça naira su la nai ; l'étai don cé tronc que l'aviont prâi por on or.

Ma fai, vo vaidès d'ice lè recappaïs ; mà n'ont